

Note de lecture *Parole de femme*

Ilhame El Himdy

Annie Leclerc, philosophe
Volume 6, numéro 1, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800997ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/800997ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

El Himdy, I. (1995). Compte rendu de [Note de lecture : *Parole de femme*]. *Horizons philosophiques*, 6 (1), 123–126. <https://doi.org/10.7202/800997ar>

NOTES DE LECTURE : *PAROLE DE FEMME*

Tout est le fait de l'homme, surtout la femme, constate Annie Leclerc. Triste constat : mon identité est le fait de l'homme et mon discours est emprunté, tiré, calqué sur le discours de l'homme. Tout discours qui se voudrait propre à la femme doit passer par une invention nouvelle, celle de la femme. Folie? Utopie? Peut-être, mais c'est la seule voie possible pour que la femme puisse enfin avoir une voix.

De tout côté qu'elle se tourne, Annie Leclerc sent sa voix opprimée par celle plus forte des hommes qui se sont approprié la parole. L'humanité est phallogcentrique et la femme en est exclue. Cependant, le philosophe ne revendique pas pour la femme de faire partie de cette humanité où l'universel nie les particularités de chacun. Les différentes voix des hommes sont devenues la voix de l'Homme, la norme tyrannique de l'universalité. À la Vérité oppressante de l'Universel, Annie Leclerc oppose la quête non d'une autre Vérité mais de la prise de parole. Il ne s'agit cependant pas de la parole qu'on veut bien lui donner, celle des hommes, mais plutôt de la sienne propre.

Ce que l'auteur recherche, c'est la prise de conscience chez les femmes d'une identité qui leur serait propre, qui ne serait pas une pâle imitation du masculin mais plutôt une explosion puissante de leur être. Si la femme doit donner une définition d'elle-même, c'est en elle-même qu'elle devra la trouver et non ailleurs. C'est la force de vie qui jaillit puissamment d'elle - et qui jusque-là a été méprisée, diminuée, étouffée - qui doit constituer le cœur, le noyau de l'identité que la femme doit se donner. C'est donc en elle-même que la femme doit chercher et trouver ce qui lui permettra d'être autre chose que ce que l'homme a bien voulu qu'elle soit. C'est à travers le corps de la femme avant tout qu'Annie Leclerc cherche les vibrations, les indices, les traces d'une vie à laquelle l'homme semble étranger. La menstruation, la grossesse et l'accouchement sont pour elle

les expériences d'une plénitude inconnue de l'homme qui les a converties en souillure, devoir et douleur.

Avec son cœur et à travers son corps, Annie Leclerc revendique une définition de son être qui passera par de nouveaux concepts dont le plus central est celui de jouissance. Elle se penche sur les jouissances de la femme; non celles de son âme, de sa vertu, ou de sa sensibilité féminine, mais plutôt celles de son corps : celles de son vagin, de son ventre et de ses seins. Elle est convaincue que «c'est seulement de là que pourra naître une parole neuve et qui soit de la femme.»

C'est en brisant le silence de leurs corps que les femmes cesseront d'être ce qui convient aux hommes (domestique, déesse, mère poule ou femme fatale) pour n'exister enfin que pour elles-mêmes. Dédaignant les chemins trop masculins de la révolte, c'est à travers un hymne à la vie si appréciée et chérie par elles en silence que les femmes vont pouvoir se définir.

Annie Leclerc se joue des valeurs masculines et les «dégonfle» par le ridicule. En soulignant avec justesse le fait que la maîtrise de soi et d'autrui est fondamentale pour la grandeur de l'homme et en disant que «le meilleur est maître et que le maître est meilleur». Elle insiste sur la loi tyrannique du maître hors de laquelle il est difficile de penser.

Pour être le maître, il faut conquérir, posséder, soumettre. Dans ce contexte, la soumission de la femme est d'autant plus importante qu'elle se soumet elle-même en reconnaissant à l'homme le statut de maître. Ce faisant, elle convertit le fait de l'oppression sur les autres en droit à l'oppression et devient ainsi complice de l'oppression du faible en même temps qu'elle consacre de manière définitive la valeur du maître. Or, reconnaître le statut du maître, c'est aussi charger de valeur positive le rôle qu'il joue dans la société et les fonctions qu'il y exerce. Tout ce que l'homme ne fait pas dans la société est donc indigne de lui. Toutes les autres tâches nécessaires à la société deviennent alors dignes de la femme. C'est à ce niveau qu'Annie Leclerc perçoit l'articulation de la dévalorisation de la femme et son statut d'infériorité. Tout ce que fait la femme est

sans envergure et ce qu'elle vit dans son corps est souillure, peine, souffrance.

Contre tout cela, le philosophe s'élève avec force et véhémence insistant sur l'importance de la lutte contre ce qui nous empoisonne de l'intérieur, à savoir, notre «valeur», notre capacité aux grands sacrifices, notre vertu du dévouement, la puissance de l'abnégation et du silence, mais aussi la beauté comme ultimatum ancré en nous-mêmes: cette idée que la femme n'est réellement femme que si elle est belle et jeune.

En rapportant sa propre expérience, Annie Leclerc insiste sur sa subjectivité donnant ainsi une dimension plus grande à son discours qui tient compte de la diversité et évite l'universalisme normatif du discours mâle. En rapportant les «fêtes» de son corps (menstruation, grossesse, accouchement), elle révèle les possibilités considérables de bonheur pour les femmes; possibilités qui ne sont que l'anticipation de ce qui serait possible dans une société autre.

À travers une valorisation des multiples possibilités libératrices du corps féminin, Annie Leclerc tente d'apprendre aux femmes à évaluer les choses à travers leur regard et non à travers celui de l'homme car la lutte contre le pouvoir mâle doit passer par la lutte contre les valeurs de l'homme. «Je voudrais, dit-elle, qu'elles connaissent l'ampleur de ce qui leur a été dérobé et la nocivité des valeurs inséminées.»

Elle se pose les questions suivantes et tente d'y apporter des éléments de réponse: comment toute activité spécifiquement virile est-elle aussi une activité prestigieuse? Et pourquoi toute activité féminine est-elle synonyme d'ingratitude? Pourquoi à partir de capacités physiques différenciées, mais qui ne peuvent se penser d'emblée en termes d'inégalité, l'un des termes de la différence s'est trouvé hautement valorisé par rapport à l'autre?

En examinant la phallogomanie de l'homme, Annie Leclerc souligne les dangers de prolongements répressifs d'une pensée rivée sur le Désir comme à la seule réalité tangible. Elle insiste sur le fait que la voie tracée de l'homme ne peut être parcourue qu'à travers le culte du désir et la répulsion de la jouissance.

Comment alors faire éclore une pensée féminine d'une réelle ampleur? Annie Leclerc est persuadée que cela est nécessaire pour que «s'achève non pas la virile pensée, mais son soliloque ridicule ou tragique, c'est selon.» Et cette pensée qui devra naître du silence, de la nuit, de la féminité, ne sera possible qu'à travers la jouissance.

À travers sa parole libérée de l'oppression du discours mâle, Annie Leclerc insiste sur la nécessité de tout inventer, surtout la parole; une qui ne soit pas oppressive et qui soit l'expression du corps féminin dont les jouissances multiples seront libératrices.

Ilhame El Himdy
Département d'études françaises
Université de Montréal